

MARTOR



Title: "Cher Iorgu"

Author: Ecaterina Șafarica

How to cite this article: Șafarica, Ecaterina. 2010. "Cher Iorgu". *Martor* 15: 157-160.

Published by: *Editura MARTOR* (MARTOR Publishing House), *Muzeul Țăranului Român* (The Museum of the Romanian Peasant)

URL: <http://martor.muzeultaranuluiroman.ro/archive/martor-15-2010/>

Martor (The Museum of the Romanian Peasant Anthropology Review) is a peer-reviewed academic journal established in 1996, with a focus on cultural and visual anthropology, ethnology, museum studies and the dialogue among these disciplines. *Martor* review is published by the Museum of the Romanian Peasant. Its aim is to provide, as widely as possible, a rich content at the highest academic and editorial standards for scientific, educational and (in)formational goals. Any use aside from these purposes and without mentioning the source of the article(s) is prohibited and will be considered an infringement of copyright.

Martor (Revue d'Anthropologie du Musée du Paysan Roumain) est un journal académique en système *peer-review* fondé en 1996, qui se concentre sur l'anthropologie visuelle et culturelle, l'ethnologie, la muséologie et sur le dialogue entre ces disciplines. La revue *Martor* est publiée par le Musée du Paysan Roumain. Son aspiration est de généraliser l'accès vers un riche contenu au plus haut niveau du point de vue académique et éditorial pour des objectifs scientifiques, éducatifs et informationnels. Toute utilisation au-delà de ces buts et sans mentionner la source des articles est interdite et sera considérée une violation des droits de l'auteur.

Martor is indexed by EBSCO and CEEOL.

Cher Iorgu,

Ecaterina Șafarica

Tu veux à nouveau que je te raconte l'histoire de Riri ? Son plan était de finir sa vie comme petite vieille dame enjouée et bavarde, qui te rend fou. Se tenir assise à la turque, en haut du lit en demandant tout le temps quelque chose, « erbet », café, rahat lokhoum, ce n'était qu'un prétexte de passer la voir pour qu'elle te raconte encore quelque chose. Mais ce ne fut pas ainsi.

Il y a environ deux ans, nous nous sommes réunis dans un café, un certain nombre de ses amis, pour préparer un livre sur Riri. Comme nous ne savions pas très bien comment l'écrire à plusieurs mains, dans un effort d'organisation, nous avons rafistolé une liste avec les mots clé et une autre avec les gens qui pourraient écrire sur elle. A mesure que les sujets étaient énumérés j'avais envie d'intervenir sur chacun d'eux. J'ai pris peur quand j'ai compris que je savais sur tous les sujets quelque chose sans en savoir assez sur aucun. De toute manière l'idée était que chacun de nous prenne deux ou trois thèmes. Au moment où je pensais ne pas savoir où commencer j'ai compris combien c'était facile. Il y avait peu de choses avec lesquelles Irina a eu une relation inconditionnelle pendant toute sa vie : l'icône de l'arrière-grand-mère, la machine à écrire et l'aiguille à coudre avec son fil.

L'icône de Sainte Lucie est celle qui se trouve au chevet de ton lit à la maison. Heureusement c'était une belle icône et le seul objet gardé

de ceux que nos grands parents ont amené de Grèce ; autrement qui sait où elle aurait pu finir après son élan athéiste de l'époque du lycée. C'était au début des années soixante et ce que le communisme et le matérialisme dialectique n'ont pas réussi à faire les amis l'ont réussi. Chrétiens orthodoxes, et gréco-catholiques, juifs et enfants des permanents du parti communiste convaincus, ensemble, ont pensé que l'athéisme était la seule solution adéquate pour des intellectuels en essor, un dénominateur commun avec lequel ils pouvaient s'identifier, de sorte qu'un jour, en rentrant, elle a décroché toutes les icônes des murs. Notre mère a réussi à garder avec difficulté l'icône de Sainte Lucie. Je pense que ce qui l'a sauvée ce fut son histoire. La petite icône sur bois, passée d'une génération à l'autre pendant une centaine d'année, quand elle est arrivée à ma grand-mère elle n'était plus qu'une plaque noire sur laquelle on distinguait avec difficulté la silhouette d'un saint.

Par la suite, grand-mère Mari, qui ne pouvait pas l'accrocher au mur ainsi, au grand désespoir de sa mère et en témoignage de son respect, l'a lavée et l'a frottée jusqu'à ce que l'icône vénitienne sur laquelle on pouvait lire 1852 apparut, c'était Sainte Lucie.

J'étais trop jeune pour m'en souvenir, mais ma mère m'a racontée cette histoire. La variante de Riri je ne la connais pas, et non pas parce que



je l'ai oubliée, mais c'était un épisode qu'elle préférait laisser dans l'obscurité, d'où il était sorti.

Heureusement cela n'a pas duré longtemps et bientôt, dans sa chambre, à côté de l'icône de Sainte Lucie qu'elle avait adjugé en tant qu'aînée, apparut une icône de Maramures, avec des coucous. Je me rappelle quand nous avons acheté cette dernière, nous étions ensemble. Et elles étaient placées toutes les deux au-dessus d'une fresque, représentant le sacrifice de Saint Sébastien, peinte par Riri d'après une icône catalane. Quand ils avaient déménagé de la rue Hora iu, la première chose achetée pour la maison de tirbei Vod fut une grande icône, pour l'autel, représentant la Vierge. Il y a eu beaucoup d'autres, icônes de l'âtre, icônes paysannes, icônes sur verres. La dernière fut une icône russe couverte d'argent. Quand je lui ai posé un jour la question s'il ne fallait pas les bénir, elle m'a répondu : « mais elles ne sont pas bénies chaque année quand le prêtre vient avec le baptême » ?

Quand tu commenceras à marcher à quatre pattes, dans la même chambre, sur la dernière étagère de la bibliothèque, tu trouveras une boîte noire, d'une forme incertaine, qui manque

de peu le trou en forme de trapèze du jeu où tu dois placer différentes pièces dans les trous d'une plaque. C'est la machine à écrire de Radu. Oui, je ne me trompe pas, c'est la machine à écrire sur laquelle Riri a écrit tous ses articles, livres, histoires, c'est le *Continental* de Radu. Ce n'est pas parce qu'elle n'aurait pas eu sa propre machine à écrire, une *Erika*, achetée de sa bourse universitaire, vers la fin de ses études, pour écrire son mémoire de licence. Quand ils avaient déménagé dans la rue tirbei, *Erika* est restée chez moi, et après les années 1990, quand beaucoup de machines à écrire électriques sont arrivées en Roumanie avec les aides humanitaires, Riri a offert *Erika* à je ne sais plus qui.

Mais jusqu'à ce moment là, plus de dix ans, les deux machines à écrire, se prenaient par la main une fois par an et allaient à la section de police de la rue Luigi Cazzavilan pour donner un « spécimen de signature ». Tu ne sais pas probablement ce que cela signifie mais je te le raconterai une autre fois, cela fait partie de la leçon sur les années 80 en Roumanie.

La *Continental* de Radu était cependant la machine de cœur. Petite et amicale, « de la bonne marchandise allemande d'avant la guerre », Riri l'avait prise en monopole et Radu la re-

vendiquait de temps en temps. A ce moment-là, je prenais le parti de ma sœur en disant qu'elle la méritait avec tout ce qu'elle écrivait dessus. Vers la fin des années 90 nous avons essayé lui mettre entre les mains un ordinateur. La première tentative de Marianne avec un MacIntosh a échoué. Ce n'est que dans la dernière année de sa vie que je l'ai convaincue à lier amitié avec un PC et écrire sur lui « Spiridon ». C'est le seul texte qu'elle ait écrit sur ordinateur, où il se trouve d'ailleurs, parce qu'il n'a pas encore été publié.

Si tu te demandes comment étaient les manuscrits à l'époque où on écrivait à la machine, va dans votre grenier et tu les verras. D'abord, elle les écrivait à la machine, ensuite elle les corrigeait à la main, après elle les retapait. Et le cycle pouvait se répéter plusieurs fois.

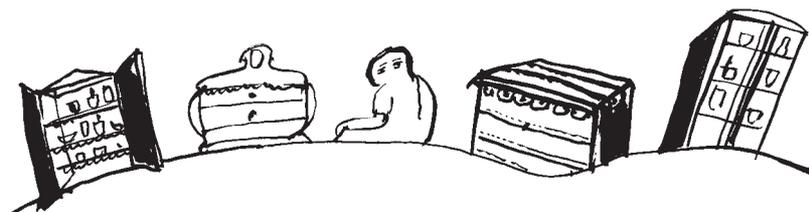
Des fois, elle les recomposait à l'aide des ciseaux ; elle récupérait les passages qu'elle voulait garder sous forme de bandeau de papier, elle en écrivait d'autres et les collait en ordre sur une feuille de papier. Sur la forme définitive, s'il fallait corriger encore, elle utilisait l'effaceur et écrivait dessus. Sa performance était de faire toutes ces opérations plus vite que si elle avait écrit à l'ordinateur. Et cela parce que à chaque lecture du texte elle était tentée de changer quelque chose et la machine à écrire, indirectement, lui limitait l'élan, tandis que la liberté que lui offrait l'ordinateur, de changer tout potentiel à l'infini, l'embarrassait.

Quant à l'aiguille à coudre, tu ne dois pas savoir à quoi cela ressemble pour ne pas te faire mal. Mais si tu t'étonnes ce qu'une aiguille fait à côté d'une icône et d'une machine à écrire, tout

ce que je peux dire est que Riri était comme cela. Le bonheur de coudre pour elle n'avait d'égal que dans la volupté de raconter.

A cinq, six ans elle faisait des poupées merveilleuses. A cette époque, juste après la guerre, il y avait de petites poupées à 1 leu, en chiffon et avec la tête en celluloid. Il paraît, que notre mère, c'est-à-dire la « iäiaca » de ta mère, ou ta pro-« iäiaca », Angela, lui a habillé un jour une telle poupée dans une robe bouffante, longue, et lui a mis sur la tête une perruque avec des boucles faits en coton. Elle avait l'air de madame de Pompadour. Riri a aimé ce jeu et demandait à papa de lui acheter des poupées et à maman de lui donner des morceaux de tissu. En quelques mois toutes nos tantes et cousines avaient des poupées habillées par Riri. Je m'en souviens de deux de la vitrine de Pepo, elles étaient dans de petits verres à liqueur parce qu'elles ne tenaient pas debout à cause de leurs robes longues et lourdes.

Je ne sais pas quand elle a passé des robes de poupée à ses robes. Je ne me souviens pas l'avoir vu coudre pendant les années du lycée ou de la faculté. Je regarde ses photos et je reconnais les vêtements envoyé par Bebeca de Grèce ou cousu par ma mère. Si tu me demandes comment je peux être tellement sûre qu'ils n'étaient pas faits par elle c'est simple, quand Riri mettait la main sur un vêtement, même si elle le cousait à la machine, il devait avoir quelque chose fait à la main : une application, une couture apparente, une petite fleur, un mot, une histoire et les dernières années, une croix. Elle avait généralement un modèle qu'elle aurait pu répéter jusqu'à épuisement s'il n'y avait pas eu sa capacité inépuisable.



sable de combiner les matériaux, les couleurs et les points de couture. Les derniers vingt ans tout se réduisait à des robes ou des blouses en T et de longues jupes un peu évasée ou avec deux ou trois volants. Les variations contenaient des gilets avec ou sans poches et des ponchos. Les pièces de résistance étaient en toile de soie, shantoung ou taffetas. D'une certaine manière elle cousait comme elle écrivait. Elle partait d'une forme primordiale qu'elle ne cessait pas de corriger, ajuster, embellir en avançant. Par différence avec l'écriture, à la couture il n'y avait pas de point final. Si elle venait chez nous et

voyait un morceau de tissu qui lui plaisait, elle enlevait sa blouse et la « raccommodait » sur le champ. Des fois cela allait, d'autrefois non. De toute manière, découdre n'entraînait pas dans sa conception du travail manuel, de manière que si elle n'aimait pas, elle préférait en rajouter une pièce ou coudre une perle.

Son rêve c'était un livre cousu main. J'essaie d'imaginer une machine à écrire avec fil et toile. Si une pareille chose avait existé, Riri aurait certainement cousu les plus belles histoires ou aurait écrit les plus beaux vêtements, je n'en sais rien.

